

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

Deux générations de médiateurs

Gonne, Maud; Vandemeulebroucke, Karen

Published in:
Textyles

Publication date:
2014

Document Version
le PDF de l'éditeur

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

Gonne, M & Vandemeulebroucke, K 2014, 'Deux générations de médiateurs: Portraits de Charles Potvin et de Georges Eekhoud', *Textyles*, numéro 45, pp. 29-45.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Deux générations de médiateurs

Portraits de Charles Potvin (1818-1902) et Georges Eekhoud (1854-1927)

Maud Gonne et Karen Vandemeulebroucke



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/2532>

DOI : [10.4000/textyles.2532](https://doi.org/10.4000/textyles.2532)

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 29-45

ISBN : 978-2-8759-3024-8

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est offert par Université de Namur



Référence électronique

Maud Gonne et Karen Vandemeulebroucke, « Deux générations de médiateurs », *Textyles* [En ligne], 45 | 2014, mis en ligne le 26 juin 2014, consulté le 19 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/2532> ; DOI : [10.4000/textyles.2532](https://doi.org/10.4000/textyles.2532)

Maud GONNE et Karen VANDEMEULEBROUCKE

Katholieke Universiteit Leuven

**Deux générations de médiateurs
Portraits de Charles Potvin (1818-1902) et
de Georges Eekhoud (1854-1927)**

Une identité littéraire « belge » autour d'une thématique flamande

À l'instar de toute littérature émergente, la littérature belge diglossique ¹ s'est formée au XIX^e siècle autour d'une quête d'identité nationale via un ensemble complexe de pratiques discursives légitimatrices. Qu'elle soit d'expression flamande ou française, la littérature belge a d'abord servi un même projet programmé par l'État et destiné à assurer la cohésion de la nation. Par la suite, la littérature francophone de Belgique commence à intégrer une composante flamande afin de se créer une identité littéraire « belge », distincte de la française, tandis que la littérature d'expression flamande s'écarte progressivement de ce projet national incarné alors majoritairement par l'élite francophone de Flandre.

Du côté francophone, la présence symbolique de l'élément « flamand » se cristallise vers la fin du XIX^e siècle dans ce que Klinkenberg ² nomme « le mythe nordique », soit une littérature en français mettant en scène une thématique flamande stéréotypée. Ce mythe, incarné par des poètes comme Verhaeren, Rodenbach ou Maeterlinck, est aussi le cachet d'une littérature « hybride » (belge, belge francophone et/ou flamande) en relation complexe avec le centre littéraire parisien : « Il y a parfaitement

1 Le terme étant ici utilisé pour désigner une diglossie littéraire, soit la coexistence dans un espace donné de deux langues littéraires n'ayant pas le même statut (social et institutionnel) ; voir FISHMAN (Joshua), « Bilingualism with and without diglossia. Diglossia with and without bilingualism », dans *Journal of Social Issues*, n° 23, 1967, p. 29-38.

2 KLINKENBERG (Jean-Marie), « La génération de 1880 et la Flandre », dans WEISGERBER (Jean) (éd.), *Les Avant-gardes littéraires en Belgique. Au confluent des arts et des langues (1880-1850)*, Bruxelles, Éditions Labor, 1991, p. 101-110 ; KLINKENBERG (Jean-Marie), « La poésie : une constante des lettres francophones de Belgique », dans *Revue de critique et de création littéraires du Nord*, n° 36, 2000, p. 67-80.

moyen de vivre et d'écrire en Belgique, mais à condition de se faire éditer et lire à Paris. »³

Par contre, du côté néerlandophone, la quête d'identité littéraire est, surtout à partir des années 1850, langagière avant d'être thématique : l'inscription dans une culture nationale (belge ou flamande) semble passer avant tout par la reconnaissance de la langue flamande. Cette identité littéraire s'inscrit de plus en plus dans une constellation nationale « flamande » plutôt que « belge »⁴, là où la littérature francophone continue plus longtemps de jouer la carte d'une littérature principalement « belge ».

Si nombre d'auteurs francophones se tournent vers la France, les écrivains flamands désirent avant tout asseoir les bases d'une littérature flamande. Ce net repli chez plusieurs auteurs flamands alterne avec des tentatives de collaboration, réduites mais réelles, entre le Nord et le Sud⁵ : les collaborateurs de la revue *Noord en Zuid* (1862-1869), par exemple, se tournent progressivement vers leur voisin néerlandais et caressent le projet d'une grande union littéraire entre les Pays-Bas du Nord et du Sud. Vers la fin du siècle, le mouvement littéraire né autour de la revue *Van Nu en Straks* (1893-1894 puis 1896-1901) tâche non seulement de se réappropriier la thématique « flamande » dotée entre-temps d'un prestige européen⁶, mais elle s'attelle en plus à intégrer dans ses rangs des auteurs francophones consacrés comme Georges Eekhoud. À la même période, la surproduction du marché littéraire ne fait qu'accroître et légitimer le phénomène, déjà en cours, de « fuite » des écrivains belges à Paris, Amsterdam ou La Haye. Ainsi, au lieu d'être caractérisé par deux « champs » littéraires autonomes, l'espace asymétrique belge semble s'organiser autour de plusieurs configurations réticulaires mouvantes et conflictuelles entre les pôles francophone, flamand, français et hollandais qui se chevauchent grâce à l'intervention de médiateurs⁷.

En effet, adoptant ou rejetant le programme culturel en cours, certains intellectuels « bilingues » ont franchi les frontières nationales, culturelles,

3 EEKHOUD (Georges), « Chronique de Bruxelles », dans *Le Mercure de France*, Paris, octobre 1902, n° 12, p. 243-251, p. 246.

4 Voir VLASSELAERS (Joris), *Literair bewustzijn in Vlaanderen, 1840-1893 : een codereconstructie*, Leuven, Leuven University Press, 1985.

5 Voir à ce sujet GRÜTTEMEIJER (Ralf) et OOSTERHOLT (Jan) (éd.), *Een of twee Nederlandse literaturen ? Contacten tussen de Nederlandse en de Vlaamse literatuur sinds 1830*, Leuven, Peeters, 2008. Voir en particulier dans ce volume l'article de COUTTENIER (Piet) et VAN DEN BERG (Willem), « Elk met zijn hoge hoed zijn eigen hoge hoed. Noord en Zuid in de negentiende eeuw », p. 11-24. Voir aussi VAN DEN BERG (Wim) et COUTTENIER (Piet), *Alles is taal geworden. Geschiedenis van de Nederlandse literatuur 1800-1900*, Amsterdam, Bert Bakker, 2006. Il est à noter que les contacts et les échanges entre le Nord et le Sud deviennent plus nombreux et plus intenses à partir de *Van Nu en Straks*. La revue *L'Art flamand et hollandais* (1896-1914), à laquelle Georges Eekhoud collabore régulièrement, en est un exemple.

6 Voir NACHTERGAELE (Vic), « D'une littérature deux autres », dans *Revue de littérature comparée*, n° 299/3, 2001, p. 363-377.

7 VERBRUGGEN (Christophe), *Schrijverschap in de Belgische belle époque : een sociaal-culturele geschiedenis*, Gent / Nijmegen, Academia Press / Vantilt, 2009, p. 296.

linguistiques et artistiques pour s'adapter au contexte national changeant. Qu'ils soient écrivains, traducteurs, critiques d'art, éditeurs, rédacteurs ou collaborateurs dans des journaux ou des revues, ces médiateurs ont manipulé, adapté ou traduit des produits discursifs en jetant des ponts, ou en creusant des fossés entre les différents groupes linguistiques et culturels du pays. Les portraits de Charles Potvin (1818-1902) et de Georges Eekhoud (1854-1927) permettront d'illustrer l'évolution des pratiques interculturelles dans ce cadre hétérogène.

Charles Potvin (1818-1902)

Portrait d'un médiateur

Charles Potvin naît à Mons le 2 décembre 1818 dans une famille bourgeoise et catholique. Son père, qui aurait été médecin et chirurgien dans l'armée française de Napoléon, envoie son fils au collège à Bruxelles. Potvin suit alors (sans les terminer) des études de droit à l'Université de Louvain, mais rompra plus tard avec le milieu catholique. Il se marie deux fois et est père de plusieurs enfants. À part une brève période durant laquelle il séjourne à Paris pour la promotion de ses œuvres dramatiques, Potvin habite, sa vie durant, les quartiers bourgeois d'Ixelles⁸. Journaliste, poète, historien, critique, professeur, conférencier, polémiste, il lutte en particulier contre ce qu'il nomme « l'asservissement des lettres belges à la France »⁹ à travers les réseaux littéraires officiels.

Auteur du poème en l'honneur du roi à l'occasion du cinquantenaire de la Belgique en 1880¹⁰, le « chantre de nos gloires nationales »¹¹ est élu membre de l'Académie royale de Belgique en 1875. Cette place lui confère revenu et prestige : il reçoit par exemple le prix quinquennal de littérature française en Belgique pour la période 1863-1867. C'est en tant que serviteur de « la littérature nationale » qu'il deviendra la cible de *La Jeune Belgique*, revue célèbre érigée en 1881 et adepte de l'art pour l'art : « M. Potvin [...], à force de mêler la politique à la littérature, est devenu le plus bel exemple d'intolérance artistique, une manière de bigot libre-penseur. »¹²

8 Voir DE SPIEGELEER (Christoph), *Een Blauwe Progressist*, Gent, Liberaal Archief, 2011, p. 17-22.

9 *Réserve Précieuse* (ULB), Charles Potvin, so/AX. 1241 POTVIN-2 : articles nécrologiques.

10 « La patrie de 1830 » paru en 1880, fut couronné au concours ouvert lors du cinquantenaire de l'Indépendance de la Belgique. Voir POTVIN (Charles), *La Patrie de 1830*, Bruxelles, Weissenbruch, 1880. Potvin reçut un prix de 2 500 francs.

11 WILMOTTE (Maurice), « Notice sur Charles Potvin », dans *Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, Bruxelles, Marcel Hayez, 1921, p. 255-377 ; http://www2.academieroyale.be/academie/documents/POTVINCharlesARB_19218759.pdf (consulté le 28 décembre 2012), p. 257-258.

12 GIRAUD (Albert), « Revue des livres », dans *La Jeune Belgique*, Bruxelles, 1883, n° 2, p. 71-78, p. 72-74.

Un médiateur de la Flandre ?

En 1861 déjà, un comité d'écrivains et d'éditeurs flamands rend hommage à Charles Potvin en lui offrant une statuette de bronze pour « sa représentation magistrale de la figure la plus frappante de notre histoire (flamande) », à savoir Jakob van Artevelde, personnage central dans un des drames de Potvin¹³.

Potvin, bien qu'originaire de Mons, en Wallonie, est aussi membre de l'union flamingante *Vlamingen Vooruit*¹⁴. Cette union prend à cœur la défense de la langue néerlandaise et la solidarité sociale et démocratique au sein de la Belgique. À la fin des années 1850, Potvin défend – en français – la cause flamande lors d'un banquet du mouvement flamand :

Et cette langue, qui seule peut être féconde pour le peuple flamand, on voudrait la réduire à l'état de mauvaise herbe et de patois stérile. Et cette seule arme de civilisation, on la lui laisserait émoussée dans les mains ! Et ce seul germe de vie, on voudrait le frapper de stérilité et de mort ! Ce serait frapper de mort le peuple lui-même. Est-il donc quelqu'un en Belgique qui veuille être l'assassin des flandres (*sic*) ?¹⁵

Si Potvin défend les droits de la littérature flamande¹⁶, il le fait dans le but de contribuer à une littérature belge unie, qui puisse à son tour consolider l'unité de la nation belge :

[...] nous fraternisons et ne cesserons de fraterniser avec la littérature flamande. C'est ainsi qu'on peut former une nation dans ce territoire que César appelait le *Belgium* [...].¹⁷

13 « Door de nieuwe hulde in zyne meesterlyke voorstelling van de treffendste figuer onzer geschiedenis aen den eens zoo levendigen, thands neêrgeslagenen, vlaemschen volksgeest gebragt, heeft Ch. Potvin zich eens te meer verdienstelyk gemaekt jegens onze zaken. Dit meenen wy openbaerlyk te moeten bevestigen. » (DE BLOK (Eugeen), ROGGHÉ (Willem), VAN RYSWYCK (Jan), VERSNAEYEN (Karel) et DUCAJU (Emil), « Vlaemsche hulde aen den Waelschen dichter Ch. Potvin », dans *De Vlaemsche School*, n° 5, 1861, p. 40 [nous traduisons]) Voir POTVIN (Charles), *Jacques d'Artevelde : drame historique en trois actes et en vers*, Bruxelles, Lacroix, 1860.

14 Voir GUBIN (Éliane), *Bruxelles au XIX^e siècle : berceau d'un flamingantisme démocratique (1840-1873)*, Bruxelles, Crédit communal de Belgique, 1979, p. 249-394 et DE SPIEGELEER, *Een Blauwe Progressist*, op. cit., p. 69-70.

15 *Réserve précieuse* (ULB), Charles Potvin, SO/AX. 1241 POTVIN-3 : discours de Charles Potvin, *Le Bien-Être social*, 1859.

16 « Nous pouvons rêver la gloire littéraire et un nouveau siècle de Van Meerland [sic] pour les Flandres ; nous pouvons porter nos yeux plus haut et songer aux avantages du concours de deux langues qui font participer un pays à la culture intellectuelle du nord et du midi. » (*Ibidem.*)

17 *Réserve précieuse* (ULB), Charles Potvin, SO/AX. 1241 POTVIN-3 : discours de Charles Potvin ; *L'Écho de Liège*, 22 mai 1868.

Bref, Potvin se présente ouvertement comme un grand défenseur de la cause flamande au sein d'une Belgique unie. S'il considère la Belgique, à l'instar de beaucoup de ses contemporains, comme une plaque tournante entre le Nord et le Midi selon une première interprétation du mythe nordique, il semble en même temps déjà préparer la concrétisation de ce mythe tel qu'il se manifesterait vers la fin du XIX^e siècle, dans le sens d'une représentation en français de la Flandre. D'autre part, pour Potvin, la littérature d'expression flamande contrecarre l'influence de la littérature *française* sur les lettres belges¹⁸ et permet la création d'une identité propre, qui se veut pour lui manifestement *belge*¹⁹.

Techniques de médiation discursives

Tout d'abord, Potvin est historien de la littérature²⁰. Il est remarquable qu'il accorde dans ses histoires littéraires une place aux écrivains flamands, tout comme il attache de l'intérêt aux traductions. Par exemple, dans le tome IV du volume collectif *Cinquante ans de liberté* (1882), réservé aux lettres, Charles Potvin présente la littérature de langue française et de langue flamande comme étant unies « par un cosmopolitisme éclairé, qui nous fait participer aux génies des races du Nord et du Midi »²¹. Il consacre ainsi une partie non négligeable aux traductions intra- et internationales, sachant que « la traduction est un des agents les plus actifs du cosmopolitisme »²². La littérature flamande n'occupe pas de place « à part » étant donné que celle-ci sert tout bonnement le même but que la littérature francophone de Belgique.

Potvin est aussi anthologiste. Dans *L'Art flamand : genre, paysage, histoire* (1867)²³, il rassemble tout ce qui représente pour lui l'art de la Flandre : tableaux, renvois historiques, poèmes originaux et traductions se côtoient. Par

18 Ce qui sera beaucoup moins le cas vers la fin du XIX^e siècle chez nombre de poètes flamands francophones pratiquant le mythe nordique.

19 Et non pas aussi « flamande », comme le croient les écrivains néerlandophones à cette époque-là (voir *Introduction*). Potvin a réfléchi abondamment à la question de l'identité belge : voir entre autres POTVIN (Charles), *Le Livre de la nationalité belge*. Par Dom Jacobus, Bruxelles, Van Meenen, 1859.

20 Pour une bibliographie complète de l'œuvre de Potvin, le lecteur peut se reporter à « Bibliographie de Charles Potvin », dans *Bibliographie académique*, édition de 1896, Bruxelles, p. 1-12 ; à CONRARDY (Charles), *Essai sur Charles Potvin 1818-1902*, Bruxelles, Éditions de la Renaissance d'Occident, 1925 ; à CULOT (Jean-Marie), « Charles Potvin », dans *Bibliographie des écrivains français de Belgique*, tome 5, Bruxelles, Palais des Académies, 1988, p. 170-190 ou à DE SPIEGELEER (Christoph), *Charles Potvin (1818-1902)*. *Bibliographie / bibliografie*, Gent, Liberaal Archief, 2011.

21 POTVIN (Charles), *Cinquante ans de liberté. 4 : Histoire des lettres en Belgique*, Bruxelles, Weissenbruch, 1882, p. 445.

22 *Ibidem*, p. 187.

23 POTVIN (Charles), *L'Art flamand : genre, paysage, histoire*, Bruxelles, Lacroix-Verboeckhoven, 1867, p. xxxi.

les nombreuses références à la peinture des Primitifs flamands, Potvin accorde une place privilégiée à la culture flamande médiévale, au détriment de la culture contemporaine. Cette vision qui est – aussi paradoxal que cela puisse paraître – en même temps partielle (une Flandre culturelle médiévale) et englobante (la Flandre est à la fois peinture, histoire et littérature), lui permet de glisser sans problème du domaine artistique au domaine littéraire, et d’inscrire la « Flandre » avec toutes ses particularités dans un ensemble « belge » plus large. En effet, la préface atteste que chanter la Flandre, c’est mieux servir la Belgique :

Achevons ces cathédrales [...] pour en faire des temples de *la fraternité* et de la justice ! Alors il s’y trouvera place pour tous les génies ! Et déjà nous avons des toiles et des marbres dignes de représenter, dans ce *panthéon national*, à côté des chefs d’œuvre du passé, qu’il ne faut pas détruire, les grandeurs de notre histoire et les idées de l’avenir qu’il faut glorifier.²⁴

En publiant dans son anthologie des traductions de poésie sans mentionner l’original, il apparaît également que Potvin reconnaît la littérature en langue flamande, mais à condition qu’elle plaide la cause belge. À ses yeux, les deux langues contribuent à parts égales à la construction de la nation belge. Par contre, si la traduction implique la reconnaissance de la littérature flamande, elle n’en reste pas moins un facteur réduisant l’altérité linguistique. Ainsi, Potvin minimise la concurrence entre la culture et la littérature flamandes contemporaines d’un côté et son idéal d’une littérature et d’une culture belges de l’autre.

Prenons un exemple concret : Potvin traduit le poème « Tante Geertrui » de Jan Van Beers par « La Béguine »²⁵. Le titre attire l’attention : au lieu d’opter pour une traduction littérale (« La tante Gertrude »), Potvin ambitionne une représentation qui soit davantage *flamande* que l’original, car le titre original ne renvoie nullement à cette sœur tourière typiquement « nordique ». Ainsi, Potvin manipule la thématique flamande afin de mieux l’intégrer à son idée d’une littérature belge, composée en français mais ayant une forte coloration flamande.

La vision métonymique que Potvin propose de la Flandre est confortée par le fait qu’il écrit des poèmes originaux en français à partir d’un thème qu’il qualifie de « flamand ». Par exemple, le poème intitulé « Belle » serait inspiré, ainsi que le déclare Potvin²⁶, d’un tableau d’Alfred Stevens (1823-1906), et il inclut même cette peinture²⁷ dans l’anthologie²⁸. Autrement dit,

24 *Ibidem*, p. xxxi ; nous soulignons.

25 *Ibidem*, p. 15.

26 *Ibidem*, p. 20.

27 *Ibidem*, p. 21.

28 Sur les relations entre les arts et les lettres en Belgique, voir les travaux de Laurence Brogniez, entre autres BROGNIÉZ (Laurence) (dir.), *Écrit(ure)s de peintres belges*,

Potvin présente la thématique « flamande » comme n'étant pas réservée à la littérature en langue flamande : elle est plutôt belge, et tout poète belge, francophone ou néerlandophone, peut s'en servir. Si Potvin prévoit encore un lien concret avec la littérature d'expression flamande, il ne fait que préparer l'application du mythe nordique à la façon des Rodenbach ou des Verhaeren.

Mentionnons ensuite le fait que Potvin a également dirigé des journaux et revues comme *La Nation* (1848-1856) ou la *Revue de Belgique* (1869-1891). Dans cette dernière, il accueille des comptes rendus de la littérature flamande et publie lui-même des traductions de poésies flamandes²⁹. Enfin, il est également éditeur de textes anciens, comme le *Roman du Renard*³⁰, texte flamand du XIII^e siècle.

Bref, Potvin est clairement un médiateur de la culture flamande dans les domaines de l'histoire, de l'histoire de l'art, de la littérature, etc. Mais serait-il également un médiateur de la *langue* flamande ? Il est traducteur de poésies³¹, certes, sans doute par amour pour la poésie flamande, mais il l'est davantage encore pour des raisons stratégiques. Voyons sa lettre à Theophiel Coopman :

Monsieur,

Je vous renvoie *Onze dichters* et je vous remercie beaucoup de m'avoir prêté ce beau recueil qui aura plusieurs éditions, j'espère. Rien ne pouvait mieux affirmer la poésie flamande. Si vous pouviez vous entendre avec un éditeur français pour en publier une traduction en vers français et donner de votre côté une traduction en vers flamands du *Choix de poètes* de Van Hollebeeke, ce serait de bonne fraternisation. [...] Agréez mes meilleurs sentiments de fraternité, Charles Potvin.³²

Pour Potvin, traduire consiste à consolider la « fraternisation » de langues et même de « races » en Belgique, une idée qu'il défend à plusieurs reprises. Cette fraternisation signifie également pour lui, dans l'esprit du mythe nordique, l'usage de thèmes flamands en français :

Bruxelles e.a., PIE-Peter Lang, coll. Comparatisme et Société / Comparatism and Society, n° 7, 2008 et le numéro thématique BROGNIEZ (Laurence) et JAGO-ANTOINE (Véronique) (dir.), *Textyles*, n° 17-18, *La peinture (d)écrite*, Bruxelles, Le Cri, 2000.

29 VANDEMEULEBROUCKE (Karen), « Entre dire et faire : la traduction poétique dans deux revues belges francophones du XIX^e siècle », dans MUS (Francis) et VANDEMEULEBROUCKE (Karen) (éd.), avec la collaboration de D'HULST (Lieven) et MEYLAERTS (Reine), *La Traduction dans les cultures plurilingues*, Arras, Artois Presses Université, 2011, p. 47-59 ; VANDEMEULEBROUCKE (Karen), « *La Patrie est partout* ». *Les itinéraires d'une poésie émergente à travers la Revue de Belgique (1869-1890) et La Jeune Belgique (1881-1897)*, Bruxelles, Peter Lang, à paraître.

30 POTVIN (Charles), *Le Roman du Renard. Mis en vers d'après les textes originaux*, précédé d'une introduction et d'une bibliographie par Ch. Potvin, Bruxelles, Lacroix, 1861 [2^e édition publiée à Paris en 1891].

31 Pour *Nos poètes flamands* (1887), Potvin traduit 23 poèmes du flamand ; POTVIN (Charles), *Nos poètes flamands, 1830-1883*, Roulers, De Seyn-Verhougstraete, 1887.

32 Lettre à Theofiel Coopman, AMVC Letterenhuis Antwerpen, LA, Brieven, p. 789, lettre 182.

Quand M. Jottrand père écrit son voyage dans la Flandre française, quand Vanderplasche traduit le premier roman de Conscience qui ait paru en français – c’est moi qui l’ai publié – quand De Coster, dans ses légendes, prête à la vieille prose française un profond sentiment artistique flamand, – je pourrais ajouter vingt autres faits, – notre littérature sert une cause juste : la fraternisation de deux races et de deux langues pour une œuvre commune de liberté et de démocratie.³³

Un véritable médiateur dans le sens d’un usager actif de la *langue* flamande, Potvin ne l’est guère. Il prétend même ne plus pouvoir la parler, ayant pourtant appris « le hollandais » sous le Royaume Uni des Pays-Bas :

En 1830, je parlais le hollandais autant qu’un enfant de onze ans peut connaître une langue ; nous le désapprîmes par patriotisme d’abord, par défaut d’exercice ensuite, et j’ai toujours regretté de n’avoir pu [...] me remettre à le parler à l’âge mûr.³⁴

Pourtant, Potvin maîtrise encore la langue flamande au niveau de la compréhension puisqu’il traduit à partir d’elle, mais il prononce ses discours en français même aux banquets du mouvement flamand et se sert toujours du français dans sa correspondance professionnelle³⁵ et privée³⁶ avec les Flamands néerlandophones, selon l’habitude de la plupart des lettrés à l’époque³⁷.

Bilan : un précurseur du mythe nordique ?

En définitive, Potvin est un médiateur de la *culture* et un défenseur (moins un locuteur) de la *langue* flamandes dans les réseaux officiels où il évolue ; il ne l’est pas moins à travers ses pratiques discursives. Mais Potvin n’est pas seulement un médiateur qui transporte des éléments d’une culture A vers une culture B, il *intervient* également dans le processus de transfert. Il transfère l’image particulière qu’il a créée de la Flandre : celle-ci est associée à son histoire glorieuse, aux tableaux de ses peintres célèbres, à sa poésie flamande *en traduction*. Potvin devient ainsi plutôt le médiateur d’une « construction »

33 Réserve précieuse (ULB), Charles Potvin, SO/AX. 1241 POTVIN-3 : discours de Charles Potvin ; *L’Écho de Liège*, 22 mai 1868.

34 POTVIN (Charles), *Cinquante ans de liberté. 4 : Histoire des lettres en Belgique*, Bruxelles, Weissenbruch, 1882, p. 224.

35 Comme le poète Theofiel Coopman (AMVC Letterenhuis LA, Brieven, p. 789, lettre 182) et le bibliothécaire gantois Ferdinand Vander Haeghen (RUG, Handschriftenzaal, Briefwisseling Ferdinand Vander Haeghen, HS 4365-4370).

36 Par exemple avec la famille de la poétesse Virginie Loveling (RUG, Handschriftenzaal, Briefwisseling Virginie Loveling, HS 3426M-23) à l’occasion de son décès, ou à Pol de Mont pour la naissance de son fils Frits (AMVC Letterenhuis LA, Brieven, p. 789, lettre 181).

37 Eekhoud, quant à lui, écrit ses lettres formelles en français mais insère parfois des passages en flamand dans ses lettres informelles. Voir *infra*.

de la Flandre, produite dans le but d'obtenir la légitimité pour toute la jeune nation belge et sa culture. Potvin a beau être un médiateur de la « Flandre », sa culture et sa langue ne sont pas pour lui révélatrices d'une identité flamande : elles sont médiatisées (et biaisées) de façon à pouvoir s'intégrer à l'ensemble belge. De ce point de vue, Potvin ne fait que préparer le mythe nordique, qui n'accorde pas de statut autonome à la culture et à la langue flamandes.

Georges Eekhoud (1854-1927)

Portrait d'un médiateur

Au tournant du xx^e siècle, Georges Eekhoud (1854-1927) est un écrivain flamand de langue française³⁸ reconnu et apprécié à l'étranger comme en Belgique³⁹. L'obtention du prix quinquennal de littérature pour *La Nouvelle Carthage*, vingt-sept ans après Charles Potvin, avait en effet propulsé Eekhoud au rang des figures de proue de la littérature belge francophone, tels Verhaeren, Rodenbach ou Lemonnier. Pourtant, bien qu'il se soit efforcé de le dissimuler, Eekhoud est issu de la petite bourgeoisie anversoise et ne possède dès lors pas le même capital socio-économique qu'eux⁴⁰. Pour garantir sa place au sein d'un marché saturé et en surproduction⁴¹, il diversifie ses activités littéraires et s'oriente vers des genres plus « commerciaux », occupant à la fois les fonctions de romancier, professeur de littérature, correspondant étranger, conférencier, (auto)traducteur, réalisateur dramatique, critique d'art, feuilletoniste, chroniqueur (musical, culturel, littéraire), etc. Cette riche polygraphie, Eekhoud la doit à sa capacité à « jouer au caméléon », à transgresser les frontières artistiques et génériques mais aussi nationales, culturelles et linguistiques. En effet, bien qu'officiellement incapable d'écrire en néerlandais – le français étant, à ses dires « la langue parlée exclusivement depuis 1830 (sous prétexte d'élégance et grâce à de stupides préjugés entretenus en pays flamands par les gouvernants et la haute bourgeoisie !) par

38 C'est ainsi qu'il se présente dans les « Chroniques de Bruxelles » du *Mercure de France* ou lors de conférences tenues en flamand (voir Van de Woestijne dans le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, 31 juillet 1922).

39 En réalité, Georges Eekhoud est aussi un écrivain controversé à partir des années 1890. Il affirme souvent avoir été mieux accueilli à l'étranger qu'en Belgique : « Rien n'est plus vrai. C'est bien malgré lesdits fransquillons et wallonisants que j'aurai fait mon chemin et conquis la renommée ; que je fus édité, lu et admiré à Paris, traduit ensuite dans toutes les langues et même lu en... Belgique !! quand les écrivains de France me traitaient comme un des leurs et m'accordaient droit de cité, quelques scribes et universitaires gallomanes d'ici me tenaient la dragée haute. » (VAN PUYMBROUCK, *Georges Eekhoud en zijn werk*, cité dans LUCIEN, [Mirande], *Eekhoud le rauque*, Lille, Éditions Presses Universitaire Septentrion, 1999, p. 160.)

40 Voir à ce sujet LUCIEN (Mirande), *Eekhoud le rauque*, op. cit.

41 Voir PIRON (Sophie), « La polygraphie chez les écrivains belges au début du xx^e siècle », dans KLINKENBERG (Jean-Marie) (éd.), *Textyles*, n° 15, *L'Institution littéraire*, 1999, p. 87-101.

leur caste et leur entourage »⁴², – force est de constater que dès le début de sa carrière, et surtout à partir de la deuxième moitié des années 1890, Eekhoud a été impliqué dans toutes sortes d’activités plurilingues et interculturelles. Via ces différentes activités de transfert, il a, d’une part, manipulé et adapté les produits discursifs et, d’autre part, créé un important discours culturel et identitaire. À l’instar de Charles Potvin, Georges Eekhoud s’est ainsi forgé une place intermédiaire au sein du contexte hétérogène belge changeant.

***Entre production officielle et officieuse :
techniques de médiation discursives***

En premier lieu, le nom d’Eekhoud est généralement associé à sa production romanesque. Celle-ci s’inscrit, d’une part, dans la tradition française naturaliste et, d’autre part, dans le topos littéraire national, soit celui d’un texte français aux tournures germaniques narrant la Flandre du « mythe nordique ». Selon Gauchez, l’écriture de Georges Eekhoud « se flatte [...] de refléter les sonorités circonflexées du patois flamand ; l’auteur [...] pense, dirait-on, en flamand et se traduit en français »⁴³. Par ce stratagème commun dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, Eekhoud transfère un univers « profondément flamand » à un public francophone de Belgique ou de France. Cette production est accompagnée d’un métadiscours légitimateur dans lequel Eekhoud affirme regretter de ne pouvoir écrire en langue flamande pour un public flamand. Cela ne l’empêchera pas, dès 1895, de publier ses romans exclusivement à Paris⁴⁴ :

Ceci me permet donc de déclarer en toute conviction et en toute sincérité qu’aujourd’hui, si je savais le flamand et si j’étais en âge de débiter dans les lettres, je ne serais plus arrêté par les considérations qui me guidaient en 1881⁴⁵ ; je me servais avec prédilection de cette vraiment belle langue dans laquelle écrivirent les Vondel et les Bilderdyck et dans laquelle excellent aujourd’hui les Stijn Streuvels et les Pol de Mont. [...] Quelle que soit la renommée universelle dont

42 EEKHOU (Georges), « Chronique de Bruxelles », dans *Le Mercure de France*, octobre 1902, p. 246.

43 GAUCHEZ (Maurice), *Le Livre des masques belges*, Éditions de la Société nouvelle, Paris, 1910, p. 31.

44 Mais à la différence de Verhaeren ou Maeterlinck, Eekhoud n’ira jamais s’installer dans la capitale française. En plus, il utilisera d’autres stratégies pour présenter ses productions à un public flamand. Par exemple, *L’Autre Vue* (1904) sera d’abord publiée partiellement en traduction néerlandaise (par Segher Rabauw, alias Victor Ressler) dans le journal anarchiste *Ontwaking* sous forme de livraisons avant d’être publiée officiellement en français à Paris aux éditions du *Mercury de France* (voir la correspondance entre Georges Eekhoud et Victor Ressler, AMVC Letterenhuis E147/B)

45 À Bruxelles, en 1881, il rallie les fondateurs de *La Jeune Belgique*. Il quittera la revue en 1895, en désaccord avec, entre autres choses, l’exclusion de la littérature flamande dans le projet du groupe.

jouissent plusieurs de nos grands poètes flamands de langue française, j'estime que quelque chose de très précieux et de très délicieux manque à leur satisfaction totale.⁴⁶

En deuxième lieu, Eekhoud est producteur (officiel ou anonyme) d'un nombre impressionnant d'articles, critiques et chroniques en différentes langues et traitant de sujets culturels très variés : la musique, la peinture, la sculpture, la littérature, etc. À travers ces écrits, c'est surtout l'âme et la culture belges, et plus particulièrement flamandes, qu'il transfère d'un groupe linguistique à un autre. Quelques exemples suffiront à illustrer cette pratique. Entre 1897 et 1906, en tant que correspondant étranger pour la « Chronique de Bruxelles » du *Mercure de France*, il promeut la culture belge et se charge de traduire certains fragments d'œuvres flamandes pour ses lecteurs français. À partir de 1902, Eekhoud s'occupe également d'une « Kroniek uit Brussel »⁴⁷ pour *Onze Kunst*, une revue flamande anversoise, dirigée par Paul Buschmann, qui combat les gallicismes et promeut le développement culturel de la Flandre. En réalité, cette « Kroniek » est le pendant néerlandophone d'une autre « Chronique de Bruxelles », celle de la revue *L'Art flamand et hollandais*, également dirigée par Paul Buschmann. S'il est probable que ces chroniques en néerlandais ont été traduites, ou corrigées, par la maison d'édition Buschmann⁴⁸, – et non « autotraduites » par Eekhoud – aucune mention de traduction n'est présente dans les paratextes. Assez paradoxalement, c'est alors en néerlandais que les stéréotypes « nordiques » sont appliqués aux Flamands :

Amedée Lynen, Flamand aussi, avec quelque chose de particulier, de local, de Bruxellois, arrière petit neveu de Breughel et de Maerlandt, le véritable Uilenspiegel, à la fois pittoresque et facétieux.⁴⁹

En 1905, Eekhoud rédige le premier article de la revue patriotique *La Belgique artistique et littéraire*⁵⁰, intitulé « L'âme belge ». Dans cet article, Eekhoud défend une âme belge unissant Flamands et Wallons qui sont « bien plus rapprochés les uns des autres que les premiers des Hollandais, et les

46 EEKHOUD (Georges), « Chronique de Bruxelles », dans le *Mercure de France*, octobre 1902, p. 249-250.

47 Inversement, il s'occupe aussi d'une « Chronique d'Anvers » pour *La Réforme*, une revue aux tendances progressistes libérales.

48 Si Buschmann traduit pour Eekhoud, le contraire est également vrai : « Ne me devez-vous plus une dizaine de francs pour la traduction de l'article de Rooses sur Van Voort ? Quelques argents, comme dirait Verlaine, seraient les bienvenus ! » (Eekhoud à Buschmann, 3 août 1911, AMVC Letterenhuis E147/B34508).

49 EEKHOUD (Georges), « Chronique de Bruxelles », dans *L'Art flamand et hollandais*, juillet 1906, p. 23 et « Kroniek uit Brussel », *Onze Kunst*, juillet 1906, p. 22.

50 Le programme de la rédaction qui accompagne le premier numéro de la revue insiste sur l'envie d'obtenir « le concours de ces Belges enfin nettoyés de la manie de chercher exclusivement leur pâture littéraire à l'étranger, des Belges croyant en eux-mêmes et s'apercevant qu'il y a ici autant et aussi bien qu'ailleurs » (p. 3).

seconds des Français »⁵¹. Outre qu'il accorde une attention équivalente aux écrivains flamands – comme l'a aussi fait Potvin dans son histoire littéraire – et à leurs homologues francophones, Eekhoud encourage l'apprentissage des deux langues nationales, vecteur de cohésion entre les peuples :

Il serait même à souhaiter que chaque Belge connût le français et le flamand. C'est alors seulement qu'ils parviendraient à s'interpréter dans toute leur intégrité puisqu'ils tiennent à la fois du Germain et du Celte [...] la préférée, la *maternelle* des deux langues sera tantôt l'une, tantôt l'autre. Et tant mieux ! Je ne veux choisir entre la langue de Verhaeren et celle de Gezelle. Deux grands poètes ! Deux Belges !⁵²

Durant la période 1895-1910, Eekhoud aura ainsi collaboré à plus de trente journaux et revues de tendances différentes⁵³, se forgeant des liens et s'impliquant au sein des milieux francophones, néerlandophones, internationaux, catholiques, libéraux et socialistes. À côté de ses activités « journalistiques », Eekhoud est également traducteur de fiction et de monographies artistiques principalement à partir de l'anglais⁵⁴ et du néerlandais⁵⁵. Il lui arrive également de composer lui-même ses critiques d'art qui brossent systématiquement des portraits élogieux d'artistes flamands néerlandophones. En 1881, par exemple, Georges Eekhoud écrit la première biographie d'Henri Conscience⁵⁶. Eekhoud ne cessera d'ailleurs de défendre Conscience avec ferveur, y compris au sein de *La Jeune Belgique*, pourtant sceptique à l'égard des mérites littéraires de l'écrivain flamand. En 1909, Eekhoud écrit une courte étude artistique en néerlandais intitulée *Persoonlijke herinneringen aan het intieme leven van Peter Benoit*. Ce texte est probablement né d'une collaboration⁵⁷ avec Victor Ressler, directeur de la maison d'édition 't Kersouwken, avec lequel il entretient déjà une relation « au-delà des frontières linguistiques » comme l'atteste leur courrier du 13 juillet 1905⁵⁸ :

51 EEKHOUD (Georges), « L'âme belge », dans *La Belgique artistique et littéraire*, n° 1, 1905, p. 7.

52 *Ibidem*, p. 13.

53 Pour n'en citer que quelques-uns : *Ontwaking*, une revue anarchiste anversoise, *Akademios*, une revue d'art parisienne visant la défense de l'homosexualité, *Durendal*, une revue catholique, *Het Laatste Nieuws*, le porte-parole « de masse » du mouvement flamand, etc.

54 Il traduit Beaumont et Fletcher en 1895, puis Marlowe en 1896. En 1902, il adapte John Ford au théâtre.

55 Il traduit Streuvels, Conscience et Snieders mais aussi de nombreuses monographies pour Max Rooses ou Paul Buschmann.

56 EEKHOUD (Georges), *Henri Conscience*, Bruxelles, Éditions A. N. Lebègue, 1881.

57 La nature de leur collaboration est difficile à évaluer. La correspondance qui existe entre Georges Eekhoud et Victor Ressler (AMVC Letterenhuis, E147/B) semble montrer que ce dernier traduit la production romanesque de Georges Eekhoud, et l'aide à composer sa production journalistique et critique : « J'ai bien reçu la lettre et le manuscrit de mon bout d'article sur Verhaeren. Merci, ta traduction est excellente. » (Eekhoud à Ressler, le 30 septembre 1907, AMVC Letterenhuis E147/B34507.)

58 Voir la correspondance entre Eekhoud et Ressler, AMVC Letterenhuis E147/B.

Waarde vriend Vic,

Ik zal u gaarme eenige bladzijden over Reclus bezorgen maar wat later. Nu heb ik hoegenaamd geen tijd want ik heb veel vertalingen te doen. – Plus tard je te ferai un article, le plus soigné possible sur le séjour de Reclus parmi nous [...] mais, à présent, je te le répète, je n'ai plus une minute à moi, sauf celles que je me donne pour me reposer de mes « travaux forcés ».

En troisième lieu, Georges Eekhoud s'insère dans un circuit commercial moins prestigieux où pseudonymie, (auto)traductions et plagiat sont de mise. Ainsi, sous le nom de Gabriël d'Estrange, Eekhoud écrit quatre romans feuilletons dont il existera systématiquement une version française et une version flamande. Cette coexistence – tout comme le vrai nom de l'auteur⁵⁹ – sera systématiquement passée sous silence. Eekhoud écrit ces « farragos » ou « mengelwerken » pour Julius Hoste père, le fondateur du « centenblad » *Het Laatste Nieuws*, grand promoteur libéral de la culture flamande à Bruxelles :

Ceci soit constaté pour qu'on ne s'avise pas plus tard de m'accuser d'avoir plagié l'auteur anonyme de tous ces farragos édités par mon ami Hoste. Cet auteur anonyme c'était moi. Les livraisons me furent payées d'abord à raison de 20 et même de 30 francs mais plus tard, ce tarif descendit à 15 francs. Cet argent me venait bien à point. C'était l'époque où ayant perdu la Réforme, je n'avais plus aucun emploi et où je n'avais pas trouvé d'éditeur à Paris.⁶⁰

Le premier roman de la série, *De Brusselsche Straatzanger, vaderlandsche roman uit de xv^e eeuw / Le Petit Mendiant ou le Chanteur de rues bruxellois, grand roman patriotique du xv^e siècle*⁶¹, est tout d'abord l'adaptation d'une pièce de théâtre flamande écrite par Hoste en 1882, une œuvre symbolique pour l'émancipation culturelle du mouvement flamand⁶². Transposée en roman en 1892 par Hoste lui-même, ce n'est qu'au cours de l'année 1897 que l'histoire sera

59 Ou plutôt des auteurs car derrière le pseudonyme de Gabriël d'Estrange se cachent en réalité plusieurs écrivains. Outre Georges Eekhoud, on retrouve Jan Bruylants, auteur d'une adaptation pour la jeunesse néerlandophone du fameux *Tijl Uilenspiegel* de Charles de Coster (voir contrat du 30 août 1895, AMVC Letterenhuis H8256/B). Si la contribution de chaque acteur dans la production des textes n'est pas évidente à déterminer, une analyse textuelle révèle, en tous cas, une relation complexe entre la version néerlandaise et la version française, dépassant celle d'original à copie.

60 Voir EEKHOUD (Georges), *Journal inédit (1897-1927)* à la date du 3 avril 1915 (AML, ML 2954).

61 Références complètes : D'ESTRANGE (Gabriel) et HOSTE (Jules), *De Brusselsche Straatzanger. Vaderlandse roman uit de xv^e eeuw*, Brussel, Éditions Hoste et Leen, s. d. D'ESTRANGE (Gabriel) et HOSTE (Jules), *Le Petit Mendiant ou le Chanteur de rues bruxellois. Grand roman patriotique du xv^e siècle*, Bruxelles, Éd. Hoste et Leen, s. d.

62 Avec plus de mille représentations, cette pièce a justifié la création du théâtre flamand en 1887.

adaptée en feuilleton par Jules Hoste et Gabriël d'Estrange⁶³ et sera disponible sous forme de livraisons hebdomadaires dans les librairies bruxelloises, simultanément en néerlandais et en français. L'histoire, décidément mise « à toutes les sauces », reparâtra entre 1905-1906 dans *Het Laatste Nieuws*.

Ce roman historique patriotique flamand anticatholique, anti-espagnol, anti-italien et anti-français narre la fuite d'un peintre flamand de Madrid à Rome, Paris, Bruxelles et finalement Anvers. Le roman promet sans détour l'histoire, le peuple et l'art flamands – « notre Berthillet sera un Flamand accompli, brave comme un soldat et instruit comme un artiste »⁶⁴ – dont on menace l'existence : « Mais c'est du flamand sans doute ! Fit celui-ci [un soldat espagnol] avec mépris, en rejetant le papier comme s'il avait touché à une chose puante »⁶⁵. L'absence manifeste des composantes francophone et wallonne dans le projet « patriotique » contraste avec l'importante représentation hétérolinguistique flamande – « [...] qui ne cessaient de faire entendre les cris de : Popen uit ! Popen uit ! (les moines à la porte) »⁶⁶ –, mais également italienne, allemande ou espagnole : « Tout à coup quelqu'un lui cria, je crois même avoir reconnu la voix de Pablo : Dineros y non Palabras ! (De l'argent et point de discours !) »⁶⁷

Finalement, ce genre moins prestigieux et source de revenu hebdomadaire constitue un laboratoire où tous les genres (historiographie, critique d'art, poésie, chanson, etc.) et toutes les pratiques de transfert se superposent et où toutes les transgressions sont permises⁶⁸ : (auto)traduction, (auto)plagiat, résumé, adaptation, récréation, coécriture, hétérolinguismes. Il permet à lui seul de repenser les liens entre les différentes techniques de transfert d'un agent à un autre (auteur, traducteur, autotraducteur).

Un médiateur diglossique et stratégique

Georges Eekhoud nous apparaît comme un médiateur interculturel exploitant largement le contexte hybride belge suivant des intérêts personnels ou collectifs. Il se sert du topos de l'auteur patriotique francophone via l'amour

63 Les paratextes des romans suivants ne mentionnent plus que Gabriël d'Estrange comme seul auteur.

64 *Ibidem*, p. 499.

65 *Ibidem*, p. 505.

66 *Ibidem*, p. 1634. Dans la version en flamand : « [...] en ophoudelijk brulden en schreeuwden : er uit met de papen ! Er uit met de papen ! » (p. 1527)

67 *Ibidem*, p. 922. Dans la version en flamand : « Plotseling schreeuwde iemand hem toe, ik meen de stem van Pablo te hebben herkend : Dineros y non Palabras! Geld en geen praatjes ! » (p. 853)

68 « Pour allonger autrefois un des “romans de colportage” que Hoste me donnait à traduire, j'intercalai dans ce farrago (La chanteuse populaire d'Anvers Livraison 16 et 17) la traduction de plusieurs chapitres du commencement de ce *Simplicissimus* [de Grimmelshausen] [...] j'ajouterai que beaucoup de ces intercalations me servirent plus tard pour celles de mes œuvres définitives, de mes œuvres signées et [illisibles]. » (Journal de Georges Eekhoud, AML, 3 avril 1915, ML 2954).

d'un coin du pays, la Flandre, mais de façon à ne s'aliéner ni les Flamands, ni les francophones :

À le voir d'esprit ouvert à la curiosité universelle, à le suivre, commentant, traduisant, ressuscitant les poètes anglais, scandinaves, allemands, italiens, on le croirait cosmopolite. Au contraire plus que n'importe qui, dans son art, il est de son sol, de son pays, bien plus, de son village. Avant d'être flamand, il est Campinois [...]. Mais qu'on s'entende. Si l'ardeur pour son terroir perdure en lui, elle s'affranchit de toute notion conventionnelle de patrie. Cette quelconquerie géographique n'ayant aucun caractère sacré et intime [...] le laisse dans l'indifférence la plus rigide.⁶⁹

Cependant, les tensions grandissantes entre les univers germanique et latin le placent petit à petit dans un désagréable « entre-deux » qui le force à utiliser un discours identitaire défensif, justifiant ses sympathies pour l'un ou l'autre groupe : « À propos de ma culture française, je vous recommande de bien constater qu'il n'y a point de fransquillonisme ou de haine du flamand chez les miens »⁷⁰ (lettre à Van Puymbrouck 30 août 1912)⁷¹. C'est également durant cette période – à la veille de la Première Guerre mondiale – qu'il entame la rédaction de ses mémoires dans lesquels, en « dosant savamment ce qui est de “la race” et ce qui est de l'éducation, Eekhoud se construit à la fois un patriciat germain et latin »⁷². Bien qu'inachevés, ces documents inspireront fortement les biographes d'Eekhoud⁷³.

C'est peut-être à la sortie de la Première Guerre mondiale, dans un climat de patriotisme et de manichéisme exacerbés, que sa situation de l'« entre-deux » deviendra insoutenable. En effet, pendant la guerre, Eekhoud entretient des relations avec les milieux flamingants et collabore même à la revue activiste *Vlaamsch leven*, dirigée par Willem Gijssels⁷⁴, dans laquelle il est récupéré comme un écrivain flamand en opposition avec le champ littéraire francophone incarné par la génération des Jeunes Belgique. Pourtant, ce que ses détracteurs francophones lui reprocheront particulièrement après la guerre est une interview réalisée dans *La Belgique* censurée du 5 septembre 1917 dans laquelle il ne prend pas position face à l'activisme : « Écrivain

69 VERHAEREN (Émile), « Georges Eekhoud », dans *L'Art Moderne*, septembre 1892.

70 AMVC Letterenhuis 29392/5a.

71 Voir à ce propos la biographie jugée « la meilleure » par Georges Eekhoud lui-même : VAN PUYMBROECK (Herman), *Georges Eekhoud en zijn werk*, Antwerpen / Amsterdam, Éditions De Nederlandsche boekhandel / Van Holkema et Warendorf, 1914.

72 LUCIEN (Mirande), *Eekhoud le rauque*, op. cit., p. 18.

73 *Ibidem*.

74 « Je n'appris pas ma collaboration à *Vlaamsch Leven* mais Gijssels me demanda de pouvoir traduire et reproduire mon conte paru dans *Soir-Noël* : *Princesse Frawyde de Firnapont*, ce que je lui accordai. J'ignorais absolument que cet illustré eût des tendances politiques. Gijssels m'avait assuré qu'il ne s'y occupait que d'art et de littérature. » (Lettre à Ressler, 8 décembre 1918, AMVC Letterenhuis E147/B13495)

d'expression française, il ne m'appartient pas, dit-il, de me prononcer pour ou contre l'un ou l'autre parti »⁷⁵. Après l'armistice, Eekhoud se justifie auprès de son ami Victor Ressler :

« J'ai des amis dans les deux clans », me fait dire l'interviewer. Les deux clans étaient, dans ma pensée, les flamingants et les wallingants, mais les flamingants et wallingants à l'exclusion de tout aktiviste [*sic*] et séparatiste. Je m'en tenais, et je m'en tiens encore à mes sympathies flamandes d'avant la guerre, telles que je les exprimai dans mes articles du *Mercur de France*, de *La Belgique artistique et littéraire* etc. Belge, j'aurais toujours combattu, et je combattrai toujours toute idée de division du pays en deux états séparés. Ne fus-je pas, avec Picard, un des plus fervents défenseurs de l'âme belge ? [...] J'ai fait de la littérature, j'y ai mis tout mon amour patrial.⁷⁶

Alors médiateur ou manipulateur ? Eekhoud s'est allié avec différents acteurs dans les deux communautés du pays à des moments qu'il jugeait opportuns et en s'efforçant de soigner et de gérer son image publique afin de construire autour de lui un large réseau interculturel, plurilingue et interartistique⁷⁷. Plus qu'un auteur bilingue, Eekhoud est un auteur diglossique : le flamand ne véhiculant que les pratiques plus commerciales ou périphériques (les romans-feuilletons, les chroniques et les critiques d'art). Le contraste qui existe entre sa production officielle ou officieuse, ainsi qu'entre ses discours publiés en français ou en flamand, interpelle quant au possible effet sur la construction d'une nation culturelle. Car si la défense de la langue flamande en français s'inscrit dans un certain patriotisme et une idée d'équité (comme Eekhoud l'affirme lui-même), il faudrait s'interroger sur les implications nationales d'un tel discours exprimé en flamand.

Conclusion

En résumé, les activités de médiation et de transfert de ces deux médiateurs lancent un réel défi à l'étude de l'histoire culturelle belge des deux siècles passés. Elles échappent en effet aux habituelles catégorisations autoriales, génériques et institutionnelles. Voire, Potvin et Eekhoud agissent selon des logiques qui nous paraissent aujourd'hui contradictoires mais qui acquièrent

75 Extrait de l'article adjoint à la lettre d'Eekhoud à Ressler du 8 décembre 1918, AMVC Letterenhuis E147/B13495.

76 Lettre d'Eekhoud à Ressler du 8 décembre 1918, AMVC Letterenhuis E147/B13495.

77 Eekhoud est le prototype de l'écrivain belge consacré qui possède en outre un capital relationnel élevé. Voir à ce propos Dozo (Bjorn-Olav), *La Vie littéraire à la toise. Études quantitatives des professions et des sociabilités des écrivains francophones (1918-1940)*, Bruxelles, Le Cri, 2010.

du sens dans le contexte linguistique, culturel et politique de la Belgique de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles. Ils s'inscrivent tous les deux dans les réseaux institutionnels ⁷⁸ de leur époque, mais témoignent en même temps, selon une perspective diachronique, du statut changeant du flamand. Ainsi, la génération d'Eekhoud fait preuve d'un bilinguisme plus poussé par rapport à celle de Potvin et commence à se rendre compte du déficit croissant du modèle belge que ce dernier avait tellement soutenu. Ces figures s'adaptent à un milieu qui change, tant Potvin et Eekhoud subissent l'influence de la recherche d'une identité belge et/ou flamande. Pour Potvin, la Belgique est un ensemble abstrait, symbolique et idéologique, qui inclut aussi la Flandre. Il sert le programme national belge. Eekhoud, par contre, *s'en sert* : son identité est plus complexe, car elle est belge et flamande à la fois. De plus, son identité flamande est non seulement d'orientation thématique, mais à l'instar des Flamands néerlandophones, également d'ordre linguistique.

78 Voir à ce propos VERBRUGGEN (Christophe), *Schrijverschap in de Belgische belle époque : een sociaal-culturele geschiedenis*, Gent / Nijmegen, Academia Press / Vantilt, 2009.